

Sur l'Algérie, la Palestine, le négationnisme...

# Vidal-Naquet l'intraitable

par Jean Lacouture

Sans ses combats pour la justice et la vérité historique, peut-être aurions-nous plus souvent cédé aux lâches contentements de la raison d'Etat et du fait accompli

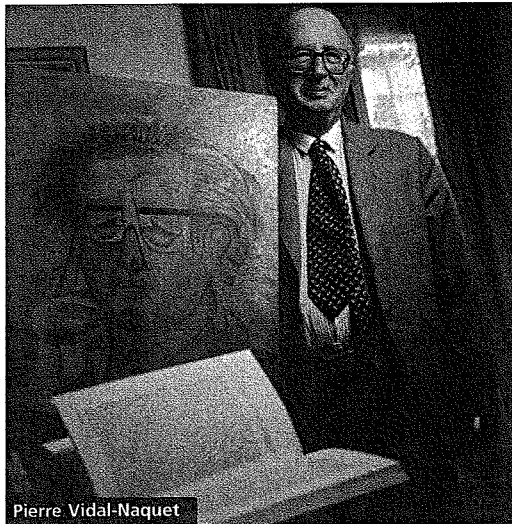
**A**u plus fort de l'affaire Dreyfus, Péguy écrivit de Bernard Lazare qu'il était un saint. Qui osera imiter l'auteur de « Notre jeunesse » à propos de Pierre Vidal-Naquet face à la tragédie algérienne ? Le rôle qu'avait joué Bernard Lazare dans « l'Affaire », celui de l'éveilleur, du sonneur de tocsin, de celui par qui arrive le scandale de la vérité grâce auquel le consentement, le lâche consentement, est impossible, celui des « justes » comme celui des injustes, ce rôle-là, Pierre Vidal-Naquet l'a assumé au cours de la guerre d'Algérie.

Mais alors que Bernard Lazare était mort plusieurs années avant la réhabilitation de Dreyfus, Pierre Vidal-Naquet, lui, aura assez vécu pour entendre, la guerre finie, le général Massu confesser que, tous comptes faits, la torture était inutile vu sa médiocre efficacité. Assez vécu aussi pour voir le terrible film de Patrick Rotman, « l'Ennemi intime », où l'on voit et entend des dizaines de tortionnaires, dont le sinistre Aussaresses, faire l'aveu parfois tranquille, parfois épouvanté, des pratiques que Vidal-Naquet dénonçait avec une froide colère.

Combien sommes-nous auxquels son implacable ténacité aura épargné de faire la part du diable, de soupiner qu'« après tout c'est la guerre, une mauvaise guerre et qu'un tel type de conflit ne peut qu'engendrer ce mal... » ? Oui, répondait-il, cette guerre est mauvaise alors que toutes ne le sont pas, mais ici, avec la torture institutionnalisée, avec ses appareils, ses locaux, ses degrés, sa jurisprudence, c'est l'être humain en sa totalité qui est mis en cause, comme la justice l'était du fait de l'usage des « pièces secrètes » par les juges de Dreyfus en 1895.

D'autres sont appelés à jouer ce rôle par leurs fonctions : juges, avocats, représentants du peuple, journalistes. Ainsi dut-on beaucoup, pendant la guerre algérienne, à des maîtres du

barreau comme Pierre Stibbe, Michel Bruguière, Gisèle Halimi et Jacques Mercier, à des éditorialistes comme François Mauriac et Claude Bourdet, à des reporters comme Jules Roy et Jean Daniel, à des parlementaires comme Alain Savary et Daniel Meyer. Lui, Vidal-Naquet, il



Pierre Vidal-Naquet

était professeur chargé d'enseigner la civilisation grecque. Ce qui peut conduire à tout mais peut donner, pour modèle, Antigone. Et c'est bien ce qu'il advint à notre ami, éclairé au surplus par un maître incomparable, Jean-Pierre Vernant. Il apprit avec lui qu'avec la juste loi on ne transige pas. Et c'est avec lui qu'il a signé l'un des plus beaux livres que l'on puisse lire sur la civilisation hellène, « Mythe et tragédie dans la Grèce ancienne ».

Mais Pierre Vidal-Naquet avait reçu d'autres leçons de la vie, à 13 ans, il avait vu ses parents enlevés par la police de Vichy et emmenés en déportation d'où ils ne devaient pas revenir. De telles épreuves forgent un courage, celui qu'allait montrer notre helléniste - professeur à la

faculté de Caen puis de Lille avant d'enseigner aux Hautes Etudes, succédant à Vernant - quand l'horreur vint, d'Algérie, l'appeler à un rôle de justicier que d'autres ont aussi joué, Henri Alleg, Pierre-Henri Simon, mais qu'il assumait avec l'implacable acharnement et la sérénité qui n'étaient qu'à lui.

Le 11 juin 1957, à l'aube, le jeune professeur assistant de mathématiques à la faculté d'Alger, Maurice Audin, réputé membre du Parti communiste, est enlevé par un groupe de parachutistes et traité de telle façon qu'on ne devait jamais retrouver trace de lui. Pierre Vidal-Naquet avait déjà alerté telle ou tel d'entre nous à propos des méfaits du contre-terrorisme tel que le pratiquaient les hommes du général Massu et du colonel Godard. Mais c'est avec cette « affaire Audin » et le mépris des lois qui s'y afficha, affaire à laquelle il devait consacrer un livre capital, en 1958 - qu'il prouva son statut de porteur de torche, aux côtés du grand mathématicien Laurent Schwartz, son maître en ce domaine comme Vernant l'était en matière de pensée grecque.

La guerre d'Algérie et ses suites ne devaient pas mettre un terme à ses combats pour la justice et la vérité historique. Pour les droits du peuple palestinien, la recherche d'une juste paix avec Israël, on le retrouva intrépide, soucieux de ne rien tolérer qui manifestât la victoire du fait accompli. Et c'est sur un tout autre terrain, celui de « l'affaire Jean Moulin » et la campagne qui faisait du chef de la Résistance française un agent soviétique, qu'il devait publier son dernier livre, « le Trait empoisonné », en 1993.

Comment aurait-il pu, enfin, lui, Pierre Vidal-Naquet, fils d'assassinés, lui, historien, n'être pas parmi les plus vigoureux pourfendeurs de l'imbécillité négationniste. S'entendre dire par un Faurisson que les camps dont n'étaient pas revenus son père et sa mère n'étaient que des contes de bonne femme ? Des années durant, il vérifia, fit la synthèse, trouva les preuves afin de dénoncer, en historien, en juif et en honnête homme blessé, les assassins de la mémoire.

Les maîtres de justice ont volontiers la stature imposante, la voix tonnante, celle de Labori ou de Jaurès. Ce qui frappait chez Pierre Vidal-Naquet, c'était l'extrême fragilité de la silhouette, c'était la douceur quasi féminine de la voix. Comme quoi l'intraitable peut être suave. La vérité, écrit Nietzsche, chemine sur des pattes de colombe.

Quand il vous appelait au téléphone à la fin des années 1950, on savait que quelques crimes venaient de s'accomplir entre Constantine et Mascara ou peut-être à Paris, et qu'il ne fallait pas les taire. Quelle voix plus douce à révéler plus de fureurs ? Sans lui, peut-être aurions-nous plus souvent, plus longtemps, cédé aux lâches contentements de la raison d'Etat, du fait accompli. Nous sommes nombreux à lui devoir beaucoup. J. L.

Navel  
03/08/06